

Le désert dans l'âme

Danielle Roger. *Est-ce ainsi que les amoureux vivent?*,
Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 72 p.

Danielle Roger, *Que ferons-nous de nos corps étrangers?*,
Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 60 p.

Suzanne Côté

Numéro 65, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39039ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, S. (1992). Compte rendu de [Le désert dans l'âme / Danielle Roger. *Est-ce ainsi que les amoureux vivent?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 72 p. / Danielle Roger, *Que ferons-nous de nos corps étrangers?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 60 p.] *Lettres québécoises*, (65), 24–25.

Danielle Roger, *Est-ce ainsi que les amoureux vivent ?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 72 p., 8 \$.

Danielle Roger, *Que ferons-nous de nos corps étrangers ?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 60 p., 14,95 \$.

Le désert dans l'âme

Les portes se referment, les mains se quittent, les bouches se taisent, les gens se détournent. Ce n'est pas grave. C'est normal.

RÉCIT
Suzanne Côté

DANIELLE ROGER, avec ses deux derniers livres — qui peuvent aisément être regroupés en un seul par leurs nombreuses similitudes —, pose autant de questions déchirantes qu'il y a de femmes esseulées et dramatiquement séparées de leur propre corps. Qu'est-ce qu'on fait quand vivre devient un acte solitaire ? Quand la matière s'épuise et que le rêve s'éloigne ? Qu'est-ce qu'on fait quand on se meurt ?

Le premier, *Est-ce ainsi que les amoureux vivent ?*, se présente sous la forme de trois courts récits où la narratrice, une femme qui marche dans le monde extérieur en cherchant celui qui vit ailleurs, s'efface à mesure qu'on la pénètre, qu'on touche le petit peu qui lui reste et qui bouge dans l'ancre de son entrecoisse comme un cœur désuet et déçu, au-dessus des choses ordinaires, des échanges banals, obligatoires et polis, au-delà de l'artifice et de l'entendu. Le lecteur plonge dans son désir comme dans une mer de sable illusoire avec des images vraies changées en mirages. À force de s'ouvrir aux étrangers dont l'œil bleu ne dit mot, à force de s'échiner à trop vouloir occuper le vide grandissant, à force de masturber des prolongements de matelas trop durs et d'astiquer des plafonds de bitume imaginaires, en mal d'espoir et d'amour, et de mains rassurantes, de mots et de présence, la femme qui marche devient invisible et se perd, n'importe où et en compagnie d'un éphémère personnage qui disparaît sans même l'avoir vraiment rencontrée. Elle effleure des visages, fouille des regards, accepte de faire l'amour promptement et bien proprement afin de respecter le cours normal des événements; elle erre, oublie, se montre passive et facile et docile; elle veut être aussi légère qu'une jupe qu'on retrousse.

Je voudrais tout retenir, ne rien oublier. Mais c'est toujours d'un détail que (sic) je me rappelle. Le plus souvent c'est une fissure au plafond, une déchirure sur le couvre-lit, une tache sur le drap, une brûlure sur le tapis. Je m'accroche à quelque chose qui me ressemble. (p. 34)

Entre la rue, le café et le lit, entre une cigarette et un homme, le temps passe et file. Reste la nuit à traverser. Survivre à l'absence et à l'inconscience. Ça pourrait aller. Mais la vie rétrécit comme le jour; la nuit finit par prendre le dessus.

Le second, *Que ferons-nous de nos corps étrangers ?*, qui est également un récit, reprend très exactement la thématique de la précédente publication, avec une narratrice terriblement et

dangereusement désespérée qui gaspille l'espoir et qui, pour prendre un peu, donne tout et un peu plus. Par contre, le jeu de distanciation entre l'esprit et le corps, qui s'annonçait dans le premier ouvrage et qui s'illustre dans celui-ci par l'utilisation du *je* pour l'un et du *elle* pour l'autre, le corps, y est beaucoup plus important. Oublier à mesure qu'on vit, oublier parce que sinon cela fait trop de murs et de trépas et de sanglots d'âme. Ne vivre que dans les conventions, n'exister que dans les contrats officiels, dire oui parce que c'est comme ça, même si au fond on crie non à s'étourdir. Donner du rêve aux autres en s'abstrayant afin de gémir machinalement, comme un habitué de l'absence. Rêver de longueurs et d'éternités, à tout moment. Et désespérer. Puis les portes se referment, les mains se quittent, les bouches se taisent, les yeux se détournent et on dit qu'on comprend et que ce n'est pas grave et que c'est normal. La femme qui pense observe celle du miroir, cette étrangère, ce corps. Elle pense au suicide. La chute d'un esprit et d'un corps qui ne se supportent plus et qui ne savent plus s'entendre. Un vieux couple désabusé.

Je change de vie, en apparence. Je raconte des histoires à tout le monde. Des vérités mêlées de mensonges. J'assiste au spectacle de ma vie. Je ne sais plus dans quelle période de mon existence je me trouve présentement. Il y a des événements. Tout arrive, passe et meurt trop rapidement. Je regarde les gens passer. Et je pense à tous ces hommes et à ces femmes qui ne vieilliront pas ensemble. (p. 24)

Danielle Roger, par le biais de courtes phrases, d'un ton monocorde et passif et d'un rythme régulier et répétitif — parfaitement progressif dans le second livre où nous assistons, parallèlement aux monologues de la narratrice et à ses guerres silencieuses, au suicide de cette dernière — nous fait passer de la compassion à la révolte. Le lecteur est gravement touché, concerné par le type de personnage ou de



situation, fasciné par le détail du discours, par la finesse de la description d'un fait anodin et jamais prononcé, emporté par la honte de faire partie de ceux qui ne comprennent plus rien à rien.

Femme errante, femme seule et incomprise, femme à la robe mauve ou noire à glissière, à quoi songes-tu ? À l'éternité, peut-être, même passagère ? À l'amour ? L'impossible ? Au fond, au creux, à la limite ? Que faire lorsqu'on est mieux ailleurs, entouré d'objets inconnus auxquels on donne du sens et qu'on baptise ? Que faire quand on existe par la seule présence du corps et par les gestes, mais que l'essence découvre d'autres couleurs, d'autres jours, d'autres réalités ? Le corps suit ses

semblables, mouvements et coups, et l'âme se retire, se défile, s'exile, se tait, s'estompe, se meurt.

Je me livre à l'oubli. Les événements s'effacent à mesure que je les vis. Tout s'efface derrière moi. Je disparaîs à mesure que j'avance. Peut-on marcher longtemps sur la voie de la disparition ? (p. 54)

L'écriture est parfois très dure. Dépouillée de tout attirail stylistique, elle est sobre, simple et efficace. Le travail tient justement dans ce souci de dire ce qu'il en est sans déborder outre mesure. Réflexion sur les amours sans signification, inutiles, les rencontres prévisibles, suivant le modèle des aventures d'un soir, quand au premier baiser on sait que ça ne mènera pas plus loin qu'au matin, peut-être après le déjeuner, et qu'on se demande ce qu'on fait là et qu'on se maudit de ne pas avoir le courage de reculer.

Deux livres dont la lecture ne demande que bien peu de temps et qui racontent l'espoir incommensurable de celui qui n'en a plus, et la meurtrissure et l'amertume, qui parlent de l'oubli nécessaire à la survie, de l'évasion et du retour brutal à la réalité. Pour ceux et celles qui savent naturellement ce que c'est que la misère de vivre lorsque la terre de l'âme se trouve aride à force de privation.

les herbes rouges



DANIELLE ROGER

Est-ce ainsi que les amoureux vivent ?

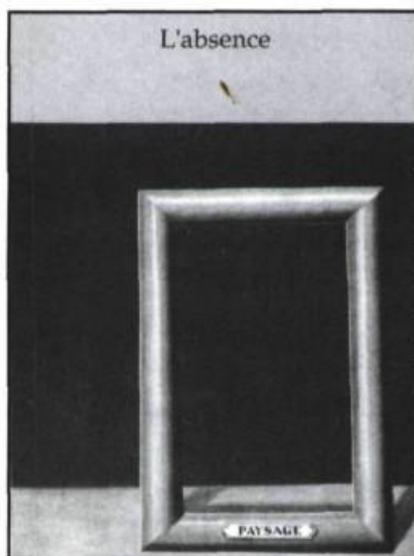
LE NORDIR



Danielle Roger

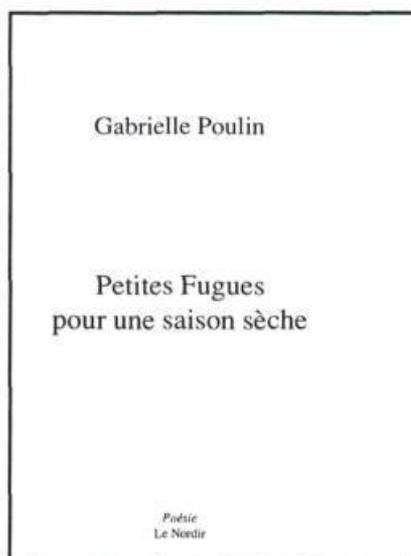
Nouveautés AU NORDIR

C.P. 580, HEARST (ONTARIO) P0L 1N0



Poésie

64 p., ISBN 2-921365-03-0, 10 \$



Poésie
Le Nordir

Poésie

87 p., ISBN 0-921272-13-8, 10 \$



Michel Muir
Les fleurs du siècle à venir
Poésie
Le Nordir

Poésie

62 p., ISBN 2-921365-02-2, 10 \$

Le Nordir remercie le Collège Universitaire de Hearst pour sa générosité